

## *Thersite*, Stefan Zweig (1907)

« [J]e vois toujours le tragique dans le vaincu. Dans mes nouvelles, c'est toujours celui qui succombe au destin qui m'attire, dans mes biographies le personnage qui l'emporte, non pas dans l'espace réel du succès, mais uniquement au sens moral [...] c'est ainsi que je ne pris pas pour figure héroïque centrale Achille, mais le plus obscur de ses adversaires ».

Stefan Zweig, *Le Monde d'hier* (1943)

Stefan Zweig (1881-1942) est un auteur autrichien principalement reconnu aujourd'hui pour ses nombreuses nouvelles (entre autres *La lettre d'une inconnue* en 1922, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* en 1927, ainsi que sa dernière œuvre *Le Joueur d'Échecs*, écrite en 1942 juste avant son décès). Zweig, engagé pour le pacifisme durant la Première Guerre mondiale, aux côtés d'amis écrivains comme le Français Romain Rolland, fut exilé lors de la Seconde, avec tant d'autres Autrichiens d'origine juive tel Sigmund Freud. Il est aussi un biographe (il a notamment écrit sur le célèbre psychanalyste dans *La Guérison par l'Esprit* en 1931), un essayiste ainsi qu'un dramaturge dont le destin personnel et l'œuvre ont violemment épousé les brusques convulsions de l'Histoire du XXème siècle, et ce jusqu'au désespoir final marqué par son suicide, en pleine guerre, alors qu'il est avec sa femme (ils se tueront ensemble) en exil à Petrópolis, au Brésil. Ils seront témoins tous deux de la chute des idéaux humanistes dans une Europe à feu et à sang (feu dont les livres de Zweig ne seront pas exemptés). Zweig est avant tout un écrivain voyageur, profondément européen et humaniste, dans la lignée d'Érasme dont il écrivit la biographie en 1935, en pleins troubles sur le Vieux Continent. Mais c'est une œuvre d'un Zweig bien plus jeune que j'analyserai ici, celle d'un bourgeois lettré qui n'a encore rien vu des ravages de la Guerre mondiale mais qui, pressé par une sensibilité psychologique et sociale hors du commun, sent déjà que l'époque qui s'en vient, par opposition au calme relatif de la génération précédente, sera une ère de grands bouleversements.

*Thersite*, première pièce de Zweig, publiée pour la première fois en 1907, se présente comme une tragédie en trois actes. Elle est tirée de la mythologie grecque, et en particulier de *L'Illiade* d'Homère (VIIIème siècle avant J.C). La pièce est donc en avance sur son temps en ce qu'elle précède les nouvelles explorations des mythes antiques par les auteurs du XXème siècle, qu'elles soient pacifistes durant l'entre-deux guerres (*La guerre de Troie n'aura pas*

lieu de Jean Giraudoux en 1935) ou résistantes durant la Seconde (*Les Mouches* de Jean-Paul Sartre en 1943, *Antigone* de Jean Anouilh, en 1944). Mais contrairement aux pièces françaises, *Thersite* est écrite en pentamètres iambiques, un vers germanique (et anglo-saxon) de cinq pieds, aussi prestigieux que l'alexandrin en France. Ces « mètres à l'antique » renvoient directement aux sources de la tragédie et à ses actualisations en allemand comme *l'Iphigénie en Tauride* de Goethe (1779) et bien plus tard *l'Elektra* d'Hugo Von Hofmannsthal (1903). L'épisode de *Thersite* se déroule quant à lui lors de la colère d'Achille, qui suit la querelle du héros avec Agamemnon autour de la captive Briséis, en plein siège de Troie. Thersite est un soldat grec, mais fait figure d'antihéros servant surtout de contre-exemple mettant en valeur, par antithèse, celui des grandes figures comme Ulysse et Achille. Il existe donc déjà bien avant la pièce dans un hors-texte mythologique, bien que son rôle dans la grande épopée antique soit négligeable. Sa description dans *L'Illiade* est sans équivoque : c'est « l'homme le plus laid qui soit venu sous Ilion, bancroche et boiteux d'un pied ; il a de plus les épaules voûtées, ramassées en-dedans ; sur son crâne pointu s'étale un poil rare » (chant II, vers 211-277). Thersite est un soldat qui dénonce cyniquement la luxure des héros mais qui finit battu et moqué, et ce tant par Ulysse que par ses compagnons. Personnage périphérique, donc, qui n'apparaît que dans un seul passage de *L'Illiade*, Thersite est pourtant une figure assez insolite parmi les protagonistes de la guerre. Il est décrit comme fourbe, démagogique, mutin, et à l'appartenance politique floue (est-il un lâche ou un traître servant secrètement les Troyens ?), soit une incarnation du défaitisme qui se sert d'Achille et de sa colère butée sans pour autant lui arriver à la cheville (ou au talon...), et ce ni en charisme et ni en force. Il sera ainsi violemment humilié par Ulysse, qui lui assénera, sous l'hilarité générale, un brusque coup de sceptre dans le dos. Moqué, « remis à sa place » (notion fondamentale chez les Grecs anciens), anéanti par le coup d'Ulysse et par son divin mépris, il est ainsi puni pour avoir commis la faute capitale, avant même la médianse, soit l'hybris (la démesure). Traîné par les cheveux par un Achille moqueur, Thersite sera bien victime de la réaction d'une force qui le dépasse, mais dont il a voulu se servir. Thersite, dont l'étymologie renvoie à l'audace, à l'insolence, est donc l'homme hideux, dont les tares psychologiques sont extériorisées physiquement. C'est pourtant autour de ce personnage tant dénigré que Stefan Zweig choisit de centrer sa pièce, quelques années avant la Grande Guerre, pièce qu'il rééditera au sortir de celle-ci, en 1919. Cette tragédie

versifiée propose ainsi, nous le verrons à travers une étude des personnages, une vision originale des héros grecs et de la figure de Thersite, en plein dans les enjeux philosophiques et politiques du début de XX<sup>ème</sup> siècle.

### **Une image des héros grecs :**

Commençons cette étude par l'analyse très révélatrice du personnage d'Ulysse. En marge du conflit central entre les personnages principaux, Ulysse a, avec Ménélas et Nestor, un troisième rôle dans l'intrigue et n'apparaît principalement qu'au premier acte. La scène d'exposition se déroule après une bataille perdue et présente une armée découragée. Le célèbre stratège, reconnu pour sa noblesse d'âme, est pourtant celui qui reporte sur Achille (ou plutôt sur son absence) les raisons de leur récente défaite, et qui évoque même le premier une éventuelle désertion (et ce pour des raisons purement personnelles) :

« ULYSSE. — [...] Il vaudrait mieux / Que j'arme un navire rapide, que j'abandonne / Aux principaux acteurs le champ sanglant de Troie / Et que j'aie retrouvé dans Ithaque ma douce épouse ! » (acte I, sc. 1).

C'est lui qui le premier est lucide sur l'état des troupes et qui stoppe la volonté belliqueuse du roi Ménélas, ce qui entraîne un combat d'égo parmi ces personnalités orgueilleuses : « MÉNÉLAS. — [...] Si telle est ta sagesse, alors enterre-là / Et couche-toi avec elle, ô toi le très célèbre ! » (acte I, sc. 2), et puis lorsqu'Ulysse essaie de convaincre le roi de demander un pardon solennel à Achille pour que ce dernier daigne sortir de sa tente : « MÉNÉLAS. — Je ne puis / simuler une humilité qui ne m'habite pas » (acte I, sc. 2). Ces confrontations entre héros sont présentées comme des combats de coqs où l'honneur et le destin individuel comptent plus que la destinée collective de la guerre (rappelons qu'Hélène enlevée est la femme de Ménélas). De plus, Ulysse sera le premier à se moquer et à menacer Thersite lors de la première manifestation de ce dernier, soit le premier événement de l'intrigue qui implique directement le protagoniste, lui qui semble judicieusement aviser Ménélas d'attendre que le courroux d'Achille — qui vient en plus de perdre une Téléia (son esclave) enfuie — soit retombé avant d'aller lui demander de revenir au combat. Mais il fait face à l'indignation méprisante d'Ulysse :

« ULYSSE, *l'interrompant avec colère*. — Qu'as-tu à te glisser, / Toi le fourbe, dans notre entretien ? » (acte I, sc. 2).

Le marquage social d'Ulysse est visible par la tonalité des répliques qu'il adresse tant au roi Ménélas (à qui il tient tête) qu'à Thersite (qu'il méprise allègrement), ce qui lui confère cet

ethos de supériorité, tant militaire que spirituelle. L'opposition intellectuelle entre Ulysse, qui a le respect des soldats, et Thersite, la risée de l'armée, semble à première vue celle de la sagesse toute hellénique du héros face à la ruse du lâche malingre. Mais Thersite, malgré le ton supérieur et hautain d'Ulysse, n'en démord pas et accuse le héros d'être un « vaniteux fanfaron » qui « prétend penser ». Ainsi via le personnage d'Ulysse est révélé le jugement méprisant des Grecs envers Thersite, mais aussi le caractère de ce dernier, qui n'hésite pas malgré tout à rétorquer à ces figures d'autorité.

Mais le héros grec central de la pièce est bien évidemment Achille. C'est l'un des deux personnages principaux (son emploi) de la pièce avec Thersite, et ce même s'il est son antagoniste (dans le schéma actanciel de Greimas). En d'autres termes, bien que grand premier rôle, il est l'opposant du sujet central Thersite (tout comme Thésée est le grand premier rôle *et* opposant à Phèdre — puis Hippolyte — dans la *Phèdre* de Jean Racine en 1677). Il est d'abord introduit, comme nous l'avons vu ci-haut, par des indices qualitatifs venant des autres personnages qui, dans leurs répliques, l'évoquent et l'introduisent déjà comme un héros essentiel, et ce avant même qu'il n'apparaisse. Son action est ainsi tout aussi capitale à l'intrigue que sa non-action. Comme je l'ai indiqué plus haut, la pièce s'ouvre sur une bataille perdue par les Grecs. Agamemnon, invisible durant la pièce, a été blessé par un javelot et est dans un état critique. Achille s'est quant à lui cloîtré derrière un troisième lieu scénique, soit sa « grande tente [...] dont l'entrée est fermée par un rideau » (acte 1, sc. 1). Durant la pièce, il est présenté comme un être boudeur et capricieux, et dont seule une affection paternaliste pour son protégé Patrocle lui confère une aura de sympathie. Mais même Patrocle ne peut le convaincre d'aider son armée, et lorsqu'il supplie son cousin et ami de sauver les soldats grecs de l'offensive troyenne imminente, Achille, bien qu'enflammé, se dit retenu par son « serment viril » ... Achille sauve cependant une première fois Thersite de la bastonnade d'Ulysse, de manière inconsciente cela dit, mais ne se dispense pas pour autant de le railler lorsqu'il le remarque :

« ACHILLE. — Aussi vais-je l'inscrire, ajouter aux couronnes guerrières / Des victoires pâlies  
le fleuron le plus beau : / Achille sauva Thersite. *Il rit* » (acte I, sc. 4).

Achille, tout comme il refuse par fierté les promesses et les honneurs des héros s'il retournait au combat, rejette avec dégoût l'amitié offerte par Thersite : « ACHILLE. — Un bel ami, vraiment ! La belle idée ! Arrière ! Loin de moi ! *Il le repousse vivement* » (acte I, sc. 4). Achille fait ainsi preuve d'un jugement essentialiste quant à la hiérarchie des relations entre

les hommes (des « surhommes » aux « sous-hommes », même s'il se sert plus de l'expression « homme fort » et « homme faible »), comme il l'explique à la réplique suivante :

« Tu ne saurais aimer, car ta nature / Ne peut que me haïr toujours, et la mienne / N'a pour toi que du mépris » (acte I, sc. 4).

Dans sa hiérarchie parmi les hommes, Achille distingue bien ceux qui « sont tels le Soleil » et ceux « qui ne sont rien que des ombres » (acte I, sc. 5) ... Mais, d'un autre côté, Achille fait plus tard part à Patrocle, son confident, de sa profonde solitude et du mauvais présage qu'il sait planer sur sa vie :

« ACHILLE. — [...] Quand je suis gai, ce n'est qu'un faux-semblant [...] Je crains aussi la nuit, la grande obscurité / Remplie de solitude et de vide blafard » (acte II, sc. 5).

Mais ce qu'Achille ne supporte pas, au fond, c'est d'être soumis à la même loi que les autres mortels, ce qu'il vit comme une « injustice ». C'est l'une des raisons — tragique — de son attachement pour Patrocle, qu'il considère comme un digne héritier qui lui permettra de vivre encore à travers lui : « ACHILLE. — [L]e meilleur de mon être / Dans ton âme évoluera, d'un pas dansant et léger / Sur le monde » (acte II, sc. 5). À Patrocle, qui veut partir mener l'assaut sur Troie, Achille remet son armure en signe de filiation (« ACHILLE. — [...] Vas-y et sois vainqueur ! Fais-moi vaincre à nouveau ! » dans la même scène) et promet comme récompense à sa victoire... son esclave Téléia. Aussi, il ne comprend pas le refus de cette dernière d'être livrée à son protégé. Il rappelle à la fière Téléia son statut de femme-objet :

« ACHILLE. — [...] *Sur le point de sortir avec Méléna, il se retourne vers Téléia.* — Et toi, n'oublie pas que tu es la couronne choisie / Pour cette journée, et réservée pour lui... » (acte III, sc. 2).

Achille voit les femmes comme des conquêtes, des trophées, et avoue même un moment convoiter la plus inaccessible de toutes, celle qui déclencha la guerre par sa beauté, nulle autre qu'Hélène de Sparte. Ce rapt lui permettrait de se venger des rois grecs, dont Méléna, le mari, qui lui ont enlevé « sa » Briséis : « Au milieu de leurs rangs je la lui enlèverai... elle [Hélène] » (acte II, sc. 6). Mais aussitôt que les exploits guerriers de Patrocle lui sont rapportés, toute velléité envers Méléna disparaît de l'esprit du héros et, sans les expliciter, il se repent de ses mauvaises pensées, tout en s'en dédouanant cependant :

« ACHILLE, à Méléna, *vivement.* — [...] Je te voulais du mal. Et j'avais même imaginé / Une vengeance... Ce n'est pas moi, c'est la fureur maligne / Du courroux qui m'en avait rempli le cœur » (acte III, sc. 2).

Achille ne cesse ainsi de ramener l'enjeu à lui-même, comme lorsqu'il finit par laisser partir Patrocle au combat : « Était-ce de l'arrogance si je le retenais ? / Non... c'était un chagrin.

Car je me sens si seul » (acte II, sc. 5). Personnalité égocentrique, capable de tendresse seulement lorsqu'il se reconnaît dans l'autre — en l'occurrence dans son protégé —, Achille est tout sauf un personnage aimable et exemplaire chez Zweig, et nous verrons en quoi cette conception trouve un écho inverse chez Thersite.

Mais avant de nous pencher sur le protagoniste de la pièce, un détour obligé doit être fait quant au personnage capital qu'est Téléia, la captive d'Achille. Jeune première de la pièce, elle est la princesse captive dont le protagoniste tombera éperdument amoureux : seul hic à ce schéma on-ne-peut-plus-classique : son soupirant n'est autre que l'hideux Thersite et son ravisseur est le plus grand des guerriers. Elle ne cesse de se débattre désespérément face aux héros misogynes pour lesquels la comparaison au « sexe faible » est l'insulte suprême, comme lorsque Méléna critique finement l'attentisme d'Ulysse : « Que les efféminés restent auprès de cette femme ! » (acte I, sc. 2). Zweig fait d'elle une princesse, orgueilleuse tout comme les héros masculins, qui tente de se libérer de l'emprise d'Achille dans une volonté d'émancipation. Mais elle n'a de cesse d'être objectivée par son kidnappeur : « TÉLÉIA. — Que suis-je donc pour toi, que tu veuilles me garder ? / ACHILLE. — Je te trouve belle, et tu ornes ma tente » (acte I, sc. 5). Au fond, Téléia ne demande que l'estime d'Achille, qu'elle ne hait pas, bien au contraire, mais dont elle sait qu'elle ne pourra avoir sa considération tout en étant son esclave :

« TÉLÉIA. — [...] Aussi je te le dis : l'esclave en s'enfuyant ne quittait / Pas Achille. Elle fuyait la honte / D'être rien qu'une esclave pour lui (acte II, sc. 6) ».

Téléia ne demande que le respect qui lui est dû et refuse même courageusement devant Achille d'être donnée à Patrocle : « TÉLÉIA. — Je vais t'aider... / ACHILLE. — [...] M'aider, toi ? Une femme ? » (idem). C'est elle qui sera à la source des rebondissements qui feront progresser l'intrigue et la relation conflictuelle entre Achille et Thersite jusqu'à son point culminant. Ainsi, du personnage original de Penthésilée, l'esclave en furie, barbare et sauvage, l'auteur, qui ira jusqu'à la renommer, en fera une figure noble et tragique, à l'aune de luttes féministes qui marqueront le siècle.

### **Le portrait de Thersite.**

Analysons à présent le cas du « mutin » qu'est Thersite. Protagoniste de la pièce, son fondement compositionnel est avant tout d'ordre quantitatif : en effet, présent dans chaque

acte et dans la majorité des scènes, il est aussi le plus personnage qui, avec Achille, a le plus grand nombre de répliques. Tout d'abord, il apparaît dès la scène d'ouverture dans la didascalie initiale : « [...] *À droite, quelques guerriers et chefs grecs, dont Thersite ; fatigués, ils se reposent* » (acte I, sc. 1). Thersite est ainsi inclus d'emblée parmi les autres ; comme eux il est fatigué, signe qu'il a vraisemblablement bataillé lui aussi. Aussi, le lien de la pièce avec la tragédie antique est annoncé dès la première scène via le guerrier Nestor, signe d'une destinée qui s'abattra implacablement sur le(s) protagoniste(s) : « C'est dans un autre monde que les destins se nouent / Ailleurs que dans les batailles humaines » (acte I, sc. 1). Plus tard, lorsque Thersite, finalement plus terrassé par la honte que par la peur d'Achille, révèle sous la pression du héros qu'il est l'homme qui a promis à Téléia de la libérer de son joug dans l'obscurité nocturne, il n'est considéré que dans la mesure où il provoque l'hilarité générale, et il se fait piteusement fouetter par Achille dans ce qui constitue une attraction bienvenue pour les soldats grecs : « *C'est un affreux spectacle* » comme le révèle la didascalie à la fois contextuelle et expressive de l'acte II, sc. VI, en ce qu'elle renvoie autant à une indication de mise en scène qu'à l'émotion du personnage martyrisé. Aussi, il endosse par moment son rôle de « fou » et d'amuseur public comme un masque (sa *persona* antique, celle qu'il reprend pour dissimuler sa psychologie de *personnage* moderne qui est intolérable pour les héros), comme en témoigne la didascalie fonctionnelle suivante : « *Patrocle s'approche de la tente d'Achille. À l'arrière-plan, Thersite reprend soudain sa grimace faunesque* » (acte II, sc. 4).

On le voit, Thersite est un personnage très individualisé dans cette pièce, de par le degré de complexité psychologique que lui insuffle le dramaturge, même s'il conserve une dimension très symbolique, ce qui le situe paradoxalement des deux côtés du pôle conceptuel. C'est par la structure de sympathique qui lui est conférée que le lecteur/spectateur saisit mieux la portée morale de cette nouvelle incarnation du personnage. D'emblée, Thersite donne un indice quant à son attirance tragique envers les autres, ces semblables qui pourtant ne le reconnaîtront jamais parmi eux : « THERSITE. — Quand on connaît Achille / Et vraiment je connais les hommes au point que souvent / Le cœur me fend de les connaître si bien / On évite sa colère » (acte I, sc. 2). Thersite laisse ainsi voir qu'il est un être réfléchi et sensible, mais pessimiste quant à la nature humaine. Pourtant, moqué et roué de coups, sans cesse déshumanisé et pathétique, il ne peut jamais faire valoir ses qualités et finit par adopter — momentanément cela dit — ce caractère haineux que tous lui prêtent *a priori* : « Serait-ce

à cause de ma seule laideur que je ne puis sentir / Comme d'autres, ni parler ? [...] / Je vous méprise ! / Je vous hais ! / Allez, mais partez donc au combat ! » (acte I, sc. 2). Thersite, on l'aura remarqué, est le pendant mythologique du Quasimodo hugolien. Il est victime de son physique plus qu'ingrat et de la projection, très ancrée dans la Grèce antique, d'une psychologie malsaine que déduisent les autres en fonction de son apparence : « ACHILLE [...] — Ta répugnante face / S'est reflétée déjà depuis longtemps dans ton âme » (acte I, sc. 4). Cet être rejeté depuis toujours ressent malgré tout de l'empathie pour les hommes, et notamment envers Téléia dont il comprend la détresse, et pour lequel il est pris d'un amour incontrôlable lorsque, sans qu'elle ne puisse le voir de sa tente, il lui jure de la venger d'Achille et qu'elle lui tend sa main hors de sa prison en signe de reconnaissance. Dans ce reversement du portrait classique, Thersite devient un être sensible victime des héros grecs et de leurs suiveurs benêts. Ce n'est pas sa supposée fourberie qui le perd dans la pièce, mais c'est au contraire son honnêteté et toutes ces émotions qu'il ne sait refouler ni dissimuler, même lorsqu'il s'adresse aux héros menaçants. C'est aussi un romantique désespéré, victime du complot de Téléia qui s'offre à lui afin de se « souiller » pour se venger d'Achille :

« TÉLÉIA. — [...] Ainsi / Je déverserai sur ce bien destiné à Patrocle / Une couche  
d'immondice qui sera si épaisse / Qu'on y trouvera plus la moindre perle » (acte III, sc. 3).

Subissant jusqu'au bout le délit de faciès, Thersite est vu par Téléia elle-même comme une créature « répugnante » et « inutile », qui recevrait alors un heureux « cadeau » du destin de sa part, ignorant ainsi toute la souffrance décuplée par son humiliation et les conséquences sur lui de la colère d'Achille. Mais elle finira par être émue de cet homme qui, dans sa clairvoyance, dit être venu à elle bien que flairant le danger d'un piège. Elle sera la première personne à ressentir de l'empathie pour lui, ce qui ne manquera pas de l'ébranler : « THERSITE. — Comment ? Tu m'écoutes... tu ne craches pas / En m'entendant parler ? » (acte III, sc. 4).

Mais Thersite est bien celui qui voit clair, cet être audacieux qu'annonce son étymologie par le jeu d'onomastique, et en cela il est le seul, de tous, qui est capable d'effrayer véritablement Achille dans une première confrontation : « THERSITE. — [...] Oui, tu le sens aussi / Que l'anneau du destin se resserre déjà obscurément / Autour de ta vie... » (acte II, sc. 2). Achille le menace physiquement mais Thersite lui tient tête, et le héros, faisant mine de chercher des chiens que ne sortiront pourtant pas, rentre furieux dans

sa tente. Dans l'acte suivant, lorsque Achille finit par le surprendre avec Téléia et tue brutalement celle-ci de son épée — et ce contre tout soucis de bienséance scénique afin de créer le choc escompté vis-à-vis du public — Thersite, écumant d'une haine désespérée et terrible, fera à nouveau face à Achille. Cette confrontation finale prend la forme d'une catharsis qui fera trembler le héros et renversera momentanément le pouvoir de l'un sur l'autre, et ce par un marquage dramatique renversé par les répliques (à noter la didascalie textuelle marquante du crachat de Thersite) :

« THERSITE. — Comprends-tu donc enfin / Espèce d'assassin, que tu es pitoyable ? Et ressens-tu / L'infini de ta honte ? / [...] moi, Thersite, je crache sur ton vêtement ! [...]

*Achille a reculé jusqu'à la porte. Thersite continue à le poursuivre. [...] Achille, repoussé jusqu'au seuil, arrache le rideau et, dans un brusque sursaut, appelle*

ACHILLE. — Xenos ! Lykas ! À moi ! » (acte III, sc. VI)

Dans ce dernier sursaut désespéré, Thersite fait battre en retraite le héros mythique, qui se défait vers ses soldats : « THERSITE. — Tu la ressens, la peur ? Tu n'as même plus la force / De tuer ! L'heure amère est venue / Il te faudra la vivre, comme je l'ai vécue... » (acte III, sc VI).

Mais Thersite finira par périr lamentablement, alors qu'Achille, apprenant plus tard de sa bouche le décès de Patrocle (ce qui confère une importance accrue à Thersite vis-à-vis du mythe d'Homère, vu qu'il est le vecteur oral du second coup de théâtre de la pièce — le premier étant la mort de Téléia), le tuera dans un geste furieux, presque inconscient, comme en témoigne didascalie active suivante : « *Au nom d'Hector, Achille a brusquement sursauté. Tout son corps brûle. Il est sur le point de se ruer dehors. Thersite se met en travers de son chemin, il l'abat d'un coup sur le sol. Le feu est dans ses yeux* ». La mythologie reprend enfin son cours et son droit, et Thersite périt écrasé comme un moustique par un Achille qui ne pense alors plus qu'à sa vengeance contre le prince troyen. Il aura ainsi fallu une rage aveugle pour venir à bout de la mythique colère d'Achille et de la parenthèse insolite qu'est le récit de Thersite, dont la fin rappelle celle de Quasimodo dans son union avec Esméralda, possible que dans (voire après) la mort.

THERSITE [...] *d'une voix transformée, très douce.* — [...] Et pour moi... je ne suis plus obligé de vivre... / Ni d'être aussi horrible... je ne vais plus souffrir... / C'est tout... je suis reconnaissant, et en mourant je veux... / Pour la première fois... embrasser ses lèvres...

*Il se traîne jusqu'à Téléia, il meurt.* » (acte III, sc. 8).

Le dramaturge, pour parler en termes nietzschéens, procède ainsi dans cette pièce à un

renversement de la morale gréco-romaine et prend le parti du « faible », victime ontologique du mépris des « forts », qui sont peints comme des figures bellicistes et machistes. Zweig combine ce jugement moral à l'importance dramatique conférée, comme nous l'avons analysé, à Thersite et à sa confrontation fatale contre Achille. *Thersite* est donc bien un éloge au(x) vaincu(s), brisés par le destin et par la sauvage loi du plus fort, ces vaincus qui seront au fond tous les Européens pacifistes et humanistes durant les deux Guerres mondiales qui s'ensuivront. Tragique, sa pièce l'est jusqu'au bout, vu que le personnage qui chez Homère rentre malgré tout victorieux de Troie avec les autres soldats, périt ici dans un dénouement fatal, ce qui fera même dire à Sigmund Freud dans une lettre du 4 juillet 1908 adressée à Zweig, que l'auteur a finalement tué son protagoniste « par compassion ». Thersite, dans sa confrontation finale avec Achille, incarne donc la force des faibles, celle qui est forgée dans la souffrance et par l'endurance du malheur.

Source :

ZWEIG, Stefan, *Thersite*, dans *Romans, nouvelles et théâtre*, Paris, Le Livre de Poche, Collection Classiques Modernes, 2001, p. 225-345.